Ami du Clergé du 16 février 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — VI. La volonté qui règle la nôtre, 97.
Instructions du dimanche. — XIX. *2e Dim. de Carême :* Les trois croix du Calvaire, 101.
Courtes instructions sur la Morale. — V. L'observation des commandements de Dieu, 103.
Sermons pour une Quinzaine pascale. — V. Comment on adhère à la religion chrétienne, 106. — VI. Les bienfaits de la religion chrétienne, 107.
Chemins de Croix pour le Carême. — II. Les misères humaines, 110.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Un éloquent ex-voto, 112. — Confiance de sainte Thérèse récompensée, 112.

CONFERENCES DE CAREME

VI

LA VOLONTÉ QUI RÈGLE LA NÔTRE

Mes bien chers frères,

Il est une situation pénible : celle de l'homme égaré dans une nuit sans lune, marchant devant lui dans un pays qu'il ignore et dont il ne possède pas la carte. Il arrive à un carrefour : « Quelle route prendre, celle-ci ou celle-là ? » Et personne pour lui apporter la bienfaisante lumière du plus humble renseignement...

Apparemment, n'est-ce pas la situation combien navrante de milliers d'êtres humains, qui « marchent comme un troupeau, les yeux fixés à terre », et suivent au hasard les routes de la vie ? Ils choisissent « au petit bonheur », comme on dit avec ironie, la première route qui s'offre à eux, sans savoir où elle les conduit, sans se demander même si elle n'aboutira pas fatalement à l'abîme sans fond et sans fin qui s'appelle, — les chrétiens connaissent son nom, — la damnation éternelle.

Heureux ceux qui, fortifiés par une foi lucide qui leur montre le vrai sens de la vie, éclairés par le flambeau de l'espérance qui projette son faisceau lumineux sur la route qui mène à Dieu, entraînés par la charité divine qui brûle en leurs âmes, connaissent la certitude apaisante de marcher dans la vie soutenus et guidés par Dieu !

Ils ne sont pas les jouets d'un sort aveugle, d'une fatalité sans raison et sans cœur, mais les fils aimants et aimés d'un Père qui sait leur misère et l'immensité de leurs besoins, et leur dispense chaque jour les trésors d'un amour inépuisable. Dans les heures joyeuses ou déchirantes de leur vie, ils tendent vers lui tout leur être, persuadés qu'ils peuvent se reposer en lui comme dans le plus sûr et le plus puissant des amis. Aussi lui disent-ils avec une confiance chaque jour rajeunie par l'expérience : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

Nous avons tous le désir, j'en ai le ferme espoir, de devenir des hommes de caractère pour faire face à la situation actuelle et profiter des difficultés que nous rencontrons pour devenir meilleurs : Dieu et notre patrie l'attendent de nous. Le programme tracé est sublime et capable de nous entraîner ; mais notre volonté demeure inconstante, et nous sentons le besoin impérieux, dans la lutte incessante qui est notre partage, de nous en remettre avec une confiance d'enfants à une volonté plus forte et mieux éclairée que la nôtre. Celui qui peut seul porter notre faiblesse, c'est Dieu, que nous appelons si justement « le Bon Dieu », et ce qui illumine notre route, c'est sa volonté.

Cette volonté, Dieu nous la fait connaître par le truchement des causes secondes : les commandements du Décalogue et de l'Eglise, auxquels il faut joindre toutes ses prescriptions maternelles, les circonstances providentielles qui nous entraînent ou nous arrêtent, et parfois des avertissements plus directs que la Bonté souveraine nous transmet par la voix d'un livre, d'un ami ou d'un prêtre

Obéir filialement à cette sainte volonté cherchée et connue, n'est-ce pas la sagesse suprême, la sécurité sans erreur et le bonheur dans la paix de l'âme ? Car, m. f., livrés à nos propres forces, que *savons-nous*, que *pouvons-nous*, qu'*aimons-nous* ? La réponse toute simple à ces trois questions, qui formeront les divisions de cette conférence, nous amènera à redire aujourd'hui et, je le voudrais tant, tous les jours de notre vie, la parole lumineuse de la grande sainte Thérèse qui n'est autre chose que le commentaire du « Mon Dieu, que votre volonté soit faite » : « Dieu sait tout, Dieu peut tout, Dieu nous aime ! »

Daigne l'Esprit-Saint inspirer ces quelques paroles et préparer vos âmes à connaître les desseins sur vous du Dieu qui vous aime !

I. — *Que savons-nous ?*

Ce n'est pas sans raison que la sagesse antique avait placé l'idéal de l'homme dans la connaissance de soi-même, car, s'il est une vérité dont l'évidence est criante, c'est l'ignorance à peu près complète où nous sommes de nous-mêmes, des autres, et des événements.

Pour se faire illusion quelque temps sur sa science, il faut les yeux enchantés d'un enfant qui vient de réussir son certificat d'études : il se figure facilement que l'avenir lui appartient et qu'il a bouclé le cycle des connaissances humaines. La vie le détrompera rapidement, surtout s'il continue ses études. Les vrais savants sont plus modestes : plus ils travaillent, plus ils se trouvent aux prises avec le mystère. Il en est certainement parmi vous qui ont lu le livre assez récent du Dr Carrel, *L'homme, cet inconnu*, dans lequel le grand savant confesse loyalement les limites de la science humaine dans tous les domaines.

Nous n'avons pas la prétention d'être mieux éclairés que ces chercheurs qui se penchent avec passion toute leur vie sur le mystère des choses et des hommes et qui nous avouent qu'ils butent à chaque pas contre le mystère. Du moins, puisque nos connaissances scientifiques sont aussi strictement limitées, avons-nous la consolation de nous dire que nous nous connaissons nous-mêmes, que nous pénétrons le mystère de ceux qui nous entourent, et

que nous lisons à livre ouvert dans les événements qui se déroulent sous nos yeux ?... Hélas !

1. *Sur nous-mêmes* que savons-nous ? Nous sommes bien souvent le jouet de nos illusions.

Ce qui est palpable, comme notre *santé*, nous échappe. Nous nous croyons en bonne santé, alors qu'un de nos organes vitaux est depuis longtemps atteint, et que la maladie poursuit ses ravages souterrains sans qu'il soit possible de déceler des indices certains de son action subtile. Un jour elle éclatera, et nous serons affolés de cette découverte ; encore heureux si elle ne nous terrasse pas et ne nous couche pas dans un cercueil !... Illusions et ignorances sur notre santé.

Illusions et ignorances sur notre *valeur humaine*, intellectuelle ou professionnelle. Nous apprécions moins facilement nos propres limites que celles des objets auxquels nous consacrons notre attention ou notre activité : c'est ce qui explique les erreurs de notre jugement. Il faut que nous nous trouvions, parfois au hasard d'une rencontre, en contact avec un esprit averti ou un artisan plus habile, pour nous mieux permettre de souligner nos déficiences.

Illusions aussi sur notre *valeur surnaturelle*, sur notre énergie et notre vaillance au service de Dieu, sur notre résistance en face de la tentation. Trop souvent notre prétendue force n'est qu'une attitude facile dans une situation sans lutte véritable. Il faudrait parfois un long examen de conscience pour nous éclairer, ou bien la parole d'un prêtre qui nous connaît et qui nous révèle à nous-mêmes notre faiblesse. Et si nous ouvrons la vie d'un saint, c'est-à-dire de quelqu'un qui vaut mieux que nous, alors seulement nous faisons un retour sur nous-mêmes pour nous dire : « Et moi, en ferais-je autant ? » Devant l'effort qui s'imposerait à notre générosité, nous avons la loyauté tardive d'avouer que cette ardeur nous dépasse.

Nous ne savons même pas toujours dégager l'essentiel en ce qui nous concerne et demander à Dieu ce qui nous est le plus nécessaire. Et même quand nous adressons au ciel une prière loyale, nous ne sommes pas certains de tendre vers notre bonheur, tant nos prières sont intéressées et mal orientées vers des désirs trop humains. Nous ressemblons à la petite fille dont la sœur était malade avec 40° de fièvre ; on lui dit qu'elle doit prier afin d'obtenir que la fièvre baisse. Et la fillette, avec une candeur qui nous amuse, alors qu'elle rend bien l'image de nos illusions, fait la prière suivante : « Petite Thérèse, ma sœur est malade, elle a 40° de fièvre ; faites qu'elle ait zéro »... Elle demandait sa mort en pensant prier pour sa guérison !

Vous voyez, m. f., que nous sommes vraiment peu éclairés sur nous-mêmes.

2. Le serions-nous mieux *sur les autres ?* Continuons notre examen loyal, même s'il est peu flatteur pour nos illusions.

On est parfois effrayé de mesurer la distance qui sépare les êtres les plus chers qui vivent sous le même toit. Quel est le père, quelle est la mère qui peut se vanter de connaître le fond du cœur de son enfant ? Sans doute, l'accoutumance et la psychologie permettent, de déceler à certains indices l'existence de sentiments ou l'amorce de résolutions. Mais le fond, la source cachée où se forment les désirs, où se révèlent les vraies réactions de l'âme, n'est-il pas un mystère ? Si le prêtre, qui jouit de la confiance des âmes qui s'ouvrent à lui, tâtonne si souvent et hésite devant des décisions à prendre, c'est que lui aussi, malgré les moyens naturels et surnaturels dont il dispose, doit avouer que sa connaissance des âmes est limitée de tous côtés.

Et lorsque les âmes se ferment, sous le coup d'une déception, d'un amour brisé, ou même après une réprimande maladroite ou mal acceptée, alors c'est comme un mur qui s'est soudainement dressé : plus rien ne passera à travers, c'est le mystère, c'est la nuit.

Nous ne sommes pas plus habiles pour dégager des actions courantes, dont nous sommes pourtant les témoins, les mobiles qui les ont fait naître et les expliquent. Nous jugeons des actions uniquement par le résultat obtenu : or une intention défectueuse produit parfois des résultats acceptables, alors qu'une bonne intention n'aboutit qu'à un échec. Si nos jugements étaient appelés devant une cour d'appel présidée par Dieu, que de surprises nous éprouverions, que de jugements devraient être revisés !

Constatons que nous ne sommes guère mieux éclairés pour juger les autres que pour nous connaître nous-mêmes.

3. Et *les événements* au milieu desquels nous vivons, les connaissons-nous sous leur jour véritable, les jugeons-nous avec équité ?

Il vous suffira, m. f., d'ouvrir deux journaux pour trouver du même événement des relations différentes, parfois avec des variantes essentielles. Quant à l'interprétation des faits, elle diffère d'une feuille à l'autre, selon que l'ignorance, le parti-pris ou la passion dominent. Dans ces conditions, chercher la vérité devient un gros problème, auquel s'appliquent les historiens avec le recul du temps, sans qu'ils soient assurés de trouver la certitude.

Notre situation serait vraiment désespérante, si nous étions condamnés à vivre ainsi dans la nuit, ou tout au moins dans l'ignorance. Mais nous bénéficions, nous chrétiens, d'une consolation d'un prix inappréciable, quand nous nous redisons, aux prises avec notre ignorance : « Si je me connais mal, si j'ignore le mystère qui se joue dans l'âme des miens, si la contexture même des événements m'échappe en partie, Dieu sait tout, parce qu'Il est la Science increée. »

Et quand il prépare nos âmes pour l'effort à fournir ou l'épreuve à venir ; quand il nous fait vivre avec un tel ou un tel de nos frères, en nous rappelant par la voix de son Église les sublimes leçons de la justice et de la charité ; quand il fait surgir des événements dont l'inattendu et la violence menacent de nous bouleverser moralement, il sait toujours et partout ce qu'il nous faut.

Il connaît nos puissances de résistance, nos ardeurs souvent ignorées de nous-mêmes, et les dangers dont nous ne nous méfions pas, ignorants que nous sommes. Lui seul pèse et juge, ordonne, retient et lance à bon escient, parce que lui seul « sait ».

Et comme il est encore seul à mesurer les moyens nécessaires et suffisants pour nous permettre de mériter le ciel, il nous les dispense, ces moyens, sous une forme désirée ou inattendue, et nous pouvons être assurés qu'ils sont les agents de sa divine Volonté. Aveugles que nous sommes depuis notre berceau jusqu'à la tombe, Dieu nous prend pour-

ainsi dire par la main et nous fait passer par ses chemins à lui pour atteindre sûrement le but.

Ah ! Seigneur, notre ignorance nous fait trembler, mais votre science nous rassure ! *Per tuas semitas duc nos quo tendimus*, conduisez-nous, Seigneur, là où nous tendons, c'est-à-dire au ciel, par vos chemins à vous ; faites que, dans les larmes ou dans la joie, nous gardions cette confiance de l'enfant qui suit sa mère partout où elle le conduit. Vous êtes Père, ô mon Dieu, prenez-nous par la main, dites-nous où vous voulez que nous marchions, et nous irons sans crainte d'erreur sur la route bénie de votre sainte Volonté, parce que l'obéissance à votre Volonté, c'est pour nous la sagesse suprême !

II. — *Que pouvons-nous ?*

Cet aveu de notre impuissance est pénible. Ayons le courage de le faire : il est nécessaire, pour nous remettre à notre place de créatures et pour nous juger dans nos rapports avec Dieu.

Que savons-nous ? Pas grand'chose ! Il est donc plus sage de nous abandonner à une volonté infaillible, celle de Dieu. Que pouvons-nous ? Si humiliantes que soient ces constatations, il importe de les continuer sous le regard de Dieu et de notre conscience, pour apprécier nos possibilités d'action sur nous-mêmes, sur les autres et sur les événements.

1. *Sur nous-mêmes.* — Notre-Seigneur nous a déclaré dans l'Evangile qu'il était impossible à l'homme d'ajouter une coudée à sa stature. Il peut prendre des précautions pour ménager sa santé, suivre un régime rationnel et « tenir le coup », comme on dit familièrement, au milieu de difficultés physiques très grandes. Mais il est incapable de hâter, fût-ce d'une part minime, la cicatrisation d'une plaie ou de faire baisser la fièvre sans avoir recours à des agents chimiques ; et là encore l'expérience nous révèle les insuccès de ces industries. D'ailleurs, quand l'heure de Dieu aura sonné, — fût-on le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, — tous les plus célèbres praticiens ne pourront plus qu'enregistrer notre mort : c'est lui qui nous a créés, c'est lui qui nous maintient dans l'existence par sa volonté, c'est lui qui en arrête le cours quand il l'a décidé. S'il permet à notre volonté et à des concours humains d'intervenir, c'est uniquement parce que ces interventions entrent dans le plan de sa divine volonté.

Notre puissance se montre aussi limitée dans le domaine d'action de nos facultés. S'il suffit d'un grain de sable pour arrêter une machine, il ne faut pas plus qu'une migraine ou une rage de dents pour que les plus brillantes facultés soient annihilées.

Et même lorsqu'elles jouent à l'état normal, qui donc d'entre nous peut se hausser jusqu'à un sommet désiré ? Sans doute, nous sommes témoins d'actes d'héroïsme ; mais les actes d'héroïsme, actes d'exception, ne surgissent que dans des situations d'exception, sous le coup de fouet de la nécessité ou l'appel de Dieu.

2. Quelle est maintenant notre action *sur les autres ?* — Rappelez-vous, m. f., ce sentiment navrant d'impuissance qui nous étreint à la gorge et nous serre atrocement le cœur, lorsque nous voyons souffrir un être cher, sans rien pouvoir faire pour le soulager : il nous faut assister aux ravages de la maladie, aux attaques sournoises ou violentes de la mort, sans faire autre chose qu'un aveu de notre impuissance.

L'âme des nôtres nous échappe autant que leur santé physique. Pour ouvrir un cœur fermé, pour redresser une volonté déviée et faussée, pour ramener à Dieu un être qui s'en est délibérément écarté, nous mettons tout en œuvre ; mais comme ce « tout » est peu de chose, quand il n'est pas Dieu ! Et encore Dieu respecte trop la liberté de sa créature pour la violenter : il lui enverra, sur notre intervention, des grâces de choix, mais c'est l'âme qui en définitive prendra ses responsabilités.

Je n'insisterai pas, m. f., sur ces vérités dont le souvenir risquerait de vous contrister inutilement : que leur rappel suffise à souligner les limites très réduites de notre activité sur ceux qui nous entourent.

3. *En face des événements*, il nous faut constater le même désarroi. Les prévoir ? C'est impossible, et nous avons rappelé quel supplément de misère s'imposaient les malheureux qui avaient la folie de vouloir pénétrer dans le domaine fermé de l'avenir : les tables parlantes, les voyantes et le spiritisme ne leur apportent que de nouvelles causes de déceptions et de larmes.

Il n'est pas davantage possible de changer le cours des événements. Dieu a posé des lois qui agissent dans des conditions établies par lui ; il abandonne ces lois à leur jeu normal, même s'il doit être fatal.

Nous pourrons seulement, par l'exercice des vertus humaines et surnaturelles, améliorer les conséquences en nous de tel événement : grâce à notre activité personnelle, des causes secondes travailleront en notre faveur et des situations pénibles seront ainsi, sinon transformées, du moins sensiblement améliorées.

En face de la créature à la puissance bornée, dressons l'image de Dieu à la toute-puissance infinie et qui exerce cette toute-puissance, non pas comme un tyran ou un maître capricieux, mais comme le plus vigilant des pères.

Il a tout en main, les hommes, les choses et les événements. Sans doute, nous avons dit qu'il respectait les lois posées par lui et la liberté dont il a fait don à sa créature ; mais « Celui qui règle nos destinées » est le dispensateur de la grâce infiniment souple et variée, et cette grâce fait fondre les cœurs les plus rebelles, quand il le veut.

Il a seul le pouvoir de suspendre l'effet des lois qu'il a établies : quand il le veut et comme il le veut, il manifeste sa volonté puissante. Instantanément il redonne de la vigueur à des organismes qu'on disait morts, il cicatrise sous les yeux des témoins émerveillés les plaies les plus anciennes et les plus répugnantes ; il redonne la joie de la lumière à des yeux aveugles. Et dans l'ordre moral, il demeure l'artisan de ces retournements subits de volonté qui nous font exulter et frémir à la fois, il ressuscite des âmes mortes et transforme un persécuteur comme Saul en apôtre ardent. Pourquoi ? Parce qu'il le veut et qu'il est seul à pouvoir aller jusqu'au bout de ses volontés.

Pour nous qui sommes ses enfants, quelle sécurité de nous redire ses grandeurs et sa toute-puissance ! Comme la crainte fait rapidement place à la confiance absolue, quand nous nous établissons en-

tre ses mains, quand nous lui faisons pleine et entière confiance ! Quel autre maître serait plus digne que lui de mériter l'abandon de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons ? De notre pauvreté misérable sa toute-puissance peut faire un trésor.

Dieu sait tout, Dieu peut tout : sa Volonté, c'est la sagesse, c'est l'absolue sécurité. Jusque dans les souffrances incompréhensibles, jusque dans les larmes les plus déchirantes, nous voulons vous bénir, Seigneur !

III. — *Qu'aimons-nous ?*

En essayant de nous demander vers quels objets tend notre cœur, nous allons une dernière fois aboutir aux mêmes aveux d'ignorance et d'impuissance, que nous appliquions nos réflexions sur nous-mêmes, sur les autres ou sur les événements.

1. Ce que nous aimons *pour nous-mêmes ?* Ayons encore une fois le nécessaire courage de la loyauté pour dénoncer, dans les diverses manifestations de notre égoïsme foncier, un incorrigible amour de nous-mêmes.

Une tendance trop naturelle, et qui reparaît dès que la nécessité de l'effort ne nous tenaille plus, nous conduit à la recherche de nos aises et à la satisfaction de nos plaisirs. Sans doute, nous avons l'habileté d'en voiler les exagérations et de mettre sur le compte d'une prétendue modération les accommodements que nous nous accordons ; mais si nous donnons le change aux autres, je veux espérer que nous ne nous trompons pas nous-mêmes.

Dans la vie courante, nous cherchons à faire triompher nos points de vue personnels. Il est sans doute fort louable de ne pas agir en mouton de Panurge ; mais lorsque la discipline impose ses directives, alors l'initiative doit se courber sous le joug de l'obéissance, dans la noblesse d'un service délibérément accepté. Mais dans l'exercice même de l'apostolat, combien cette discipline du service reçoit d'entorses ! Il faudrait dire que l'égoïsme reprend tous ses droits, insensiblement, et que même les militants d'Action catholique doivent se tenir en garde contre ces tendances sans cesse renaissantes.

En un mot, nous sommes exposés à penser à nous d'abord et à nous réserver des satisfactions d'amour-propre lorsque nous faisons l'abandon passager de nos aises.

Je note, m. f., une tendance à laquelle personne n'échappe ; je ne vous ferai pas l'injure gratuite de prétendre que tous les chrétiens en sont victimes.

2. *Chez les autres* nous faisons effort pour maintenir les justes perspectives et accorder à l'âme ses droits stricts. Y réussissons-nous toujours ? Je n'ose l'espérer ; et nous avons redit, dans une précédente conférence, que les préoccupations de la formation religieuse étaient fréquemment subordonnées à d'autres moins importantes. Comme il faudrait, m. f., conserver une juste hiérarchie dans l'échelle des biens à acquérir ! S'il en était ainsi, de pénibles constatations, qu'on est réduit à faire jusque dans les meilleures familles, nous seraient épargnées et tout serait dans l'ordre.

Souvent aussi nous sommes les victimes d'un amour ignorant, et notre amour ignorant fait à son tour des victimes. Nous demandons à Dieu dans nos prières la réussite d'un examen, l'aboutissement d'un mariage, la joie de la guérison d'une personne aimée ; et nous ne sommes jamais sûrs, en demandant un bonheur apparent, de prendre les meilleurs intérêts de nos êtres chers. Parfois l'un des nôtres est sur le point de mourir, son âme est admirablement préparée et résignée : Dieu accorde sa guérison à nos prières instantes, et nous avons la douleur de le voir retourner à ses erreurs, peut-être à ses déchéances, et mourir dans l'impénitence ! Et ce mariage qui a heureusement abouti, cet examen qui a été passé avec brillant succès, est le début d'une existence misérable ou d'une carrière où l'orgueil tue la foi...

— Alors, me direz-vous, il ne faudrait pas prier Dieu et ne rien lui demander sur le plan temporel ?

— Ce serait une erreur, m. f., et Notre-Seigneur, dans la prière qu'il a enseignée aux hommes, leur a appris à demander à Dieu leur pain de chaque jour, par conséquent un bien d'ordre temporel. Mais comme il est plus sage, en présence des terribles inconnues qui accompagnent nos demandes au Seigneur, d'y joindre la formule d'abandon qui ne laisse après elle aucune place au regret : « Mon Dieu, je vous demande cela pour lui, si vous jugez que c'est pour son bien. Avant tout, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » Un tel abandon, qui s'en remet à la bonté divine, est certain de ne pas se tromper, et le bonheur des nôtres vaut bien la peine que nous en remettions le soin à Celui qui seul veut leur bien véritable, parce qu'il les aime plus et mieux que nous-mêmes.

3. Puissions-nous appliquer les mêmes principes *pour les événements !*

Il existe une catégorie de chrétiens qui font partie de ce qu'on a appelé plaisamment « l'Eglise larmoyante » et dont la principale activité consiste à gémir sur le malheur des temps. Or les temps ont toujours été malheureux, au témoignage de ces pessimistes de tous les temps, et le passé, le cher passé, a été considéré comme l'âge d'or qu'il était convenable de pleurer. Pour ces chrétiens il faudrait dresser dans chaque paroisse un nouveau « mur des lamentations » où ils viendraient prier pour réclamer la venue d'un nouveau Messie.

Enfantillage que tout cela, m. f., et, ne craignons pas de le proclamer, peur de l'effort !

Il serait puéril de canoniser toutes les activités de notre époque troublée, où les âmes doivent se défendre contre les forces conjurées du mal. Mais si notre époque n'est pas meilleure qu'elle est, si nous connaissons aujourd'hui une crise qui ne laisse pas de nous inquiéter, n'est-ce pas, en partie du moins, la faute de l'apathie des bons qui rêvent une ère de paix pour être débarrassés de tout souci ?

Dans la marche des événements ils saluent avec joie tout ce qui favorise l'égoïsme et l'amour des aises ; ils flétrissent le malheur des temps, lorsque la nécessité les contraint à secouer la poussière de leur mollesse, et à consentir des sacrifices exceptionnels au détriment de leur bien-être.

Si tous les chrétiens ne connaissent pas ces excès regrettables, ils ne sont pas moins portés à fuir ce qui bouscule leurs idées reçues et les gêne. Qu'ils se souviennent donc que Dieu est le maître de la vie et que, s'il a permis que nous vivions pendant cette époque de transformation, c'est qu'il nous y ménageait des grâces proportionnées à nos besoins.

Dieu veut notre bien, c'est-à-dire notre bonheur, mais il veut un bonheur conditionné par l'accom-

plissement de sa volonté, et non pas de la nôtre : telle est la cause fréquente de nos résistances.

Il n'a pas promis qu'il nous accorderait le ciel sans nous soumettre à des épreuves ; il sait que dans l'épreuve l'âme se mûrit, se retourne vers lui et retrouve plus sûrement la route du ciel.

L'âme qui est pénétrée de ces enseignements si précieux, accepte alors sans se plaindre tout ce qui lui vient de la main de Dieu. Elle se rappelle, au plus fort de l'épreuve, que Dieu sait tout, et que par conséquent il n'ignore rien de la misère des corps et des cœurs ; — qu'il peut tout, et que par conséquent il aurait pu, s'il l'avait voulu, épargner cette épreuve à l'âme qui gémit sous le coup qui l'accable ; — qu'il nous aime d'un amour durable et infaillible, et que s'il a laissé le malheur s'abattre sur un foyer, ce n'était pas pour l'accabler, mais au contraire pour susciter de nouvelles générosités et provoquer de splendides ascensions dans la voie douloureuse de son amour.

Alors, persuadée de l'amour éclairé et tout-puissant de Celui qui reste toujours le Bon Dieu, l'âme chrétienne répètera avec le saint homme Job cette admirable formule de la résignation : « Seigneur, vous me l'aviez donné ; Seigneur, vous me l'avez ôté ; que votre saint nom soit béni ! » Et elle ajoutera la prière quotidienne de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui la grâce de porter ma croix d'aujourd'hui ». L'abandon filial et sans conditions à la sainte volonté de Dieu lui aura valu la sagesse, la sécurité et la paix.

* *

« Dieu sait tout, Dieu peut tout, Dieu nous aime ». Emportez avec vous, m. f., au plus profond de vos cœurs ces paroles libératrices : elles vous rappelleront que si votre science humaine est faillible, la science divine est universelle et infaillible ; que si votre activité est limitée, Dieu est tout-puissant ; que si votre amour pour vous-mêmes, pour les vôtres et en face des événements, est trop souvent aveugle, « le Bon Dieu » déverse sur vous les trésors illimités de ses richesses paternelles.

Quelle que soit sa volonté sur chacun de vous, qu'elle se montre bienveillante ou apparemment terrible, vous la recevrez comme l'Hostie de votre communion, afin qu'elle garde votre âme pour la vie éternelle.

Redites souvent la prière bien connue de Madame Elisabeth dans sa prison du Temple, que je vous demande la permission de vous citer en terminant :

« Que m'arrivera-t-il cette année, ô mon Dieu ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé, ordonné de toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu, cela me suffit : j'adore vos desseins éternels et impénétrables et je m'y soumets de tout cœur pour l'amour de Vous. Je veux tout, j'accepte tout, je vous fais un sacrifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de Jésus-Christ, mon divin Sauveur. Je vous demande, en son nom et par ses mérites infinis, la patience dans mes peines et la parfaite soumission pour tout ce que vous voulez ou permettez. Ainsi soit-il. »

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XIX

2e Dimanche de Carême

LES TROIS CROIX DU CALVAIRE

Mes frères,

Jésus étant monté sur le sommet du Thabor en compagnie de ses trois apôtres Pierre, Jacques et Jean, son visage devint tout à coup brillant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige, et à ses côtés apparurent Moïse et Elie. Alors S. Pierre, ravi d'un si nouveau et si magnifique spectacle, s'écria : « Seigneur, qu'il fait bon ici ! Dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. »

Le texte évangélique ne nous dit pas que Jésus lui ait répondu. « Il ne répondit pas, dit S. Léon, parce qu'il n'était pas dans l'ordre de désirer ce qui aurait pu mettre obstacle à sa mort et par là-même empêcher le salut du monde. » Ne voulut-il pas encore par là nous faire entendre qu'il nous faut supporter avec patience et résignation les tribulations de cette misérable vie, avant de jouir de la béatitude et de la gloire ? En effet, quand il descend de la montagne, nous l'entendons défendre à Pierre et aux deux autres apôtres de raconter ce qu'ils venaient de voir jusqu'à ce qu'il fût ressuscité d'entre les morts, comme s'il eût voulu dire : « Pierre, tu me parles de joie, de vie et de gloire, et moi je ne te parle que de douleurs, de mort et de croix, car plusieurs fois déjà tu m'as entendu dire que quiconque veut me suivre doit accepter et porter sa croix. »

Eh bien ! m. f., secondons les intentions et les conseils de notre divin Sauveur, et disposons-nous à porter notre croix avec lui, si avec lui nous voulons entrer dans son royaume. On peut quelquefois changer sa croix, mais l'éviter, jamais. Il faut la porter volontairement avec Jésus-Christ, ou par force avec le Cyrénéen.

Afin de mieux vous faire comprendre toute ma pensée, passons du Thabor au Calvaire. Ici, au lieu de trois tentes se dressent trois croix : à l'une j'aperçois un supplicié innocent, à l'autre est attaché un coupable repentant, à la troisième un coupable désespéré. Le premier, c'est Jésus, l'agneau sans tache ; le second c'est Disma, le bon larron ; le troisième est le mauvais larron. Nous pouvons donc appeler l'une la croix de l'*innocence*, l'autre la croix de la *pénitence*, la dernière la croix de la *réprobation*.

M. f., sommes-nous innocents ? La croix de Jésus-Christ sera la nôtre. Sommes-nous pécheurs pénitents ? La croix de Disma sera notre partage. Sommes-nous pécheurs obstinés ? A nous alors la croix du mauvais larron. Comme il nous faut nécessairement porter une de ces trois croix, voyons celle qu'il nous est le plus avantageux d'embrasser.

I. — *La croix de l'innocence*

L'innocence a donc aussi sa croix ? Oui, m. f. Un regard sur Jésus vous le dira. Lui, saint, innocent, sans péché, il a porté une croix, il est mort sur une croix.

Un autre regard maintenant sur ceux qui furent ses amis. Pour acquérir ce titre, ils durent tous boire à ce calice d'amertume qu'il épuisa lui-même

jusqu'à la lie. Un seul exemple suffira, celui de Jean-Baptiste le précurseur. Sanctifié dès le sein de sa mère, préconisé par le Christ lui-même comme le plus grand de tous les saints, il quitte, n'étant encore que tout petit enfant, la maison paternelle et se retire dans le désert. Là, à peine vêtu de quelques peaux de brebis plutôt mal ajustées, exposé à la rigueur des saisons, il se nourrit de miel sauvage et de sauterelles grillées. Devenu grand, il prêche la pénitence sur les bords du Jourdain, et enfin il va terminer ses jours dans la prison de Machéronte, où il est décapité sur le désir d'une danseuse impudique. — Mais enfin, me direz-vous, pourquoi donc traiter ainsi cette fleur d'innocence ? — Et pourquoi, vous demanderai-je à mon tour, pourquoi jette-t-on l'or dans le creuset ? N'est-ce pas pour le rendre plus fin et plus pur ? Ainsi agit Dieu avec ses élus : par le feu des tribulations, il purifie encore leurs vertus et rend leur sainteté plus éclatante : *tanquam aurum in fornace probavit illos*. (Sag., v, 6).

Rappelez-vous tous les saints enfants innocents massacrés sur l'ordre d'Hérode à Bethléem et dans ses environs, et dites-moi si parmi ces enfants les uns eussent vécu jusqu'à la fleur de l'âge, les autres jusqu'à une extrême vieillesse, dites-moi si tous seraient aujourd'hui sauvés ? J'en doute. Seraient-ils tous des saints ? Ce n'est pas probable. Seraient-ils tous vénérés sur nos autels ? C'est peu croyable. Donc, le glaive du tyran ne pouvait leur rendre meilleur service : un moment de peine fut récompensé par une éternité de bonheur.

Telle est, m. f., la sage et providentielle conduite de Dieu à l'égard de ceux qui lui sont chers. Ecoutez plutôt les paroles que l'archange Raphaël adresse à Tobie qu'il venait de guérir : « Parce que tu étais agréable à Dieu, lui dit-il, il était nécessaire que tu fusses éprouvé par les tribulations. Tu étais une perle précieuse, mais il fallait que l'affliction, comme une pierre rude et mordante, enlevât tout ce qui pouvait t'empêcher de devenir plus brillant encore. » (Tob., xii, 13).

II. — *La croix de la pénitence*

Si l'innocence doit passer par les tribulations et porter sa croix, que dire des pécheurs ? Eux aussi et à plus forte raison doivent porter leur croix, et heureux s'ils savent la porter avec profit ! Pécheurs affligés, écoutez-moi donc : ou bien vous êtes hors de la maison du Père céleste, et courant le sentier de la perdition, vous vous tenez éloignés de Dieu comme l'enfant prodigue ; ou bien, sur les traces de ce dernier, vous êtes déjà rentrés dans la maison de ce bon Père par le chemin de la pénitence.

Eh bien ! si vous êtes encore hors de la maison, sachez que la tribulation est pour vous comme un fouet destiné à vous détourner de la voie du mal et à vous faire reprendre le chemin qui conduit à Dieu. Si les jouissances de l'enfant prodigue au milieu de son libertinage avaient duré toujours, ne se souvenant plus du père qu'il avait quitté, il n'aurait jamais eu la pensée de retourner vers lui converti et repentant. Mais il fut bien forcé de se le rappeler quand, après avoir follement dissipé toute sa fortune, il se vit recouvert à peine de quelques haillons, et quand la faim le réduisit à aller se faire le gardien des pourceaux dont il enviait la nourriture. Le malheur lui ouvrit les yeux, et le fit se résoudre à aller chercher entre les bras de son père un remède à son extrême infortune.

Pécheurs qui souffrez, Dieu permet que vous éprouviez les angoisses de la pauvreté, l'ennui d'un procès, la persécution d'un rival, cette maladie, cette perte d'argent, cette disgrâce, afin que, frappés par le malheur, vous abandonniez le péché, source de tous vos maux, et que vous vous décidiez enfin à aller vous jeter aux pieds de votre Père qui est le Dieu de toute consolation ; il vous attend les bras ouverts pour vous presser sur son sein.

— Mais, me répondront quelques-uns, nous avons quitté la voie de l'iniquité, et, comme nous aimons à le penser, notre bon Père nous a accueillis dans sa maison, étant rentrés en grâce avec lui ; et cependant nous avons toujours notre croix à porter, le malheur est toujours avec nous !

— Savez-vous pourquoi, m. f. ? C'est afin que vous ne sortiez plus de la maison paternelle. Ce que fit Joseph, vice-roi d'Egypte, pour son frère Benjamin, Dieu le fait pour vous. Joseph ayant vu son frère ne voulait plus qu'il le quittât : il voulait le garder avec lui, craignant que dans le chemin il ne lui arrivât quelque malheur semblable à celui dont lui-même avait été la victime, lorsque ses frères l'avaient dépouillé et vendu à des marchands. Mais comment retenir cet enfant, sans lequel ses frères refusaient de partir ? Il fit placer dans le sac de Benjamin la coupe dans laquelle il buvait, ordonna à ses gardes de l'arrêter, et décida qu'il resterait auprès de lui. Ce fut un acte ingénieux de bonté, caché sous l'aspect d'un acte de sévérité : il aima mieux contrister pour un instant son frère chéri que de l'exposer à quelque danger en le laissant partir... Pécheurs convertis et encore malheureux, telle est la conduite de Dieu à votre égard. Il vous a accueillis dans sa maison, il vous a reçus en grâce : s'il ne vous arrivait rien que d'heureux, si tout allait au gré de vos désirs, qui sait si de nouveau vous ne vous éloigneriez pas de votre Dieu ? C'est donc pour prévenir un si grand malheur qu'il se sert de la tribulation comme d'une chaîne, d'une chaîne qui vous étreint, il est vrai, mais d'une chaîne d'or qui vous attache à lui pour votre plus grand bien, pour votre salut. Il se sert de la croix comme d'une barrière pour arrêter vos pas et empêcher un départ inconsidéré. Embrassez-la donc, m. f., cette croix ; attachez-vous à elle avec une humble résignation, baisez-la avec foi et avec amour. Elle sera pour vous la clef qui vous ouvrira les portes du ciel.

III. — *La croix de la réprobation*

Mais, peut-être même parmi ceux qui m'entendent, il en est qui ne voudront pas se rendre à mes exhortations : le seul nom de croix les trouble, ils ne veulent pas se résoudre à la porter en toute résignation et en toute patience. Hélas ! je suis obligé de leur dire qu'ils devront la porter par force. La croix de l'innocence, vous dites qu'elle ne peut être portée par celui qui n'est plus innocent ; la croix de la pénitence, vous ne voulez pas l'embrasser ; il ne vous reste plus qu'à traîner la croix de la réprobation.

Un ancien auteur observe que la croix de Jésus-Christ étendue à terre signifiait, par la position de ses quatre bras, qu'elle devait être prêchée et plantée dans toutes les parties du monde. Cela peut encore indiquer, ce me semble, qu'il n'y a pas de pays

dans le monde entier, pas de famille, pas d'individu qui n'ait sa croix. Or, la nécessité indispensable de porter sa croix une fois établie, il s'agit de savoir quelle est celle des trois qu'il est le plus avantageux d'embrasser. Refusant les deux premières, vous aurez à supporter bon gré mal gré la troisième, celle du larron désespéré et réprouvé.

Emus de pitié pour ce malheureux coupable, approchons-nous donc un instant de sa croix et disons-lui : « Infortuné, au milieu de tes souffrances, écoute un peu la voix de la raison, de la foi, de la vérité, et n'ajoute pas aux maux dont tu souffres dans ton corps la torture qui broie ton âme. Tu te tords sur ce bois comme le serpent écrasé sous une pierre : tu blasphèmes, tu te désespères, et quel adoucissement en retires-tu ? Vois plutôt le compagnon de ton supplice : il s'est retourné vers Jésus, et, contrit et résigné, il a obtenu une parole de pardon et la promesse d'entrer au paradis. Si tu redoutes le regard de Jésus ton juge, abaisse les yeux et regarde Marie sa mère dont le cœur est transpercé du glaive de la douleur, adresse-lui une prière, un soupir, car elle est le refuge des pécheurs... »

Arrêtons-nous, m. f., car il ne nous écoute même pas : il se débat, il s'emporte et renouvelle ses blasphèmes. Le malheureux ! si l'impatience, si le blasphème apportaient quelque adoucissement à ses peines, il serait encore excusable ; mais en agissant ainsi, il ne fait que les accroître et hâter l'heure de sa mort et de sa descente en enfer. Voici les soldats qui viennent lui rompre les jambes, à lui et à son compagnon ; il ne lui reste plus que peu d'instants à vivre. Hélas ! le soleil s'éclipse, la terre tremble, les rochers s'entr'ouvrent, et lui il persiste dans son obstination. Ainsi, dit l'angélique S. Thomas, la croix qui fut pour le bon larron comme une échelle pour monter au ciel, ne fit que précipiter plus rapidement le mauvais larron dans les abîmes de l'enfer.

Combien de chrétiens ressemblent à ce malheureux ! La misère les presse, les injures leur sont prodiguées, les calomnies les accablent, une longue et pénible infirmité les tient cloués sur un lit de douleur ; et au lieu de recourir au Père des miséricordes et d'avouer qu'ils ont mérité ces châtiments, *nos quidem juste digna factis recipimus,* ils vomissent des malédictions et des blasphèmes contre la divine Providence, ils exhalent contre ceux qu'à tort ou à raison ils croient être la cause de leurs maux la haine dont leur cœur est rempli.

Ames qui souffrez, si, le feu de votre fureur une fois apaisé, vous êtes capables de quelque réflexion sérieuse et raisonnable, écoutez un peu. Le libre cours que vous donnez à votre indignation, la colère qui vous enflamme, le désespoir qui vous domine guérissent-ils votre maladie, adoucissent-ils votre douleur, pourvoient-ils à votre indigence, détruisent-ils la calomnie, apaisent-ils la persécution ; en un mot, apportent-ils quelque remède à vos maux, vous dédommagent-ils de vos pertes, sont-ils une compensation à vos malheurs ? S'il en était ainsi, j'excuserais en quelque manière l'infirmité, la faiblesse de la nature humaine. Mais si, au contraire, en agissant de la sorte, vous irritez vos plaies, si votre santé en souffre, de grâce, cessez d'être ainsi votre propre ennemi ! Ayez en horreur la mort désespérée du mauvais larron ; que l'exemple du bon larron vous porte à l'imiter, afin que votre croix, comme je vous l'ai dit déjà avec S. Thomas, soit pour vous comme une échelle qui vous conduise au ciel, et non comme un abîme qui hâte votre chute en enfer.

* *

Maintenant, m. f., si mes paroles n'ont pas eu le don de vous émouvoir, je n'insisterai pas davantage. Mais il me reste quelqu'un à qui recourir, et me tournant vers Jésus crucifié : « Seigneur, lui dirai-je, aimable Rédempteur, vous avez dit que quand vous seriez élevé de terre vous attireriez tout à vous. Attirez donc nos cœurs vers vous ! Que notre sort serait à plaindre, si nous devions vivre malheureux et mourir désespérés ! Oh ! non : dès maintenant, résignés à votre volonté, nous sommes décidés à supporter avec patience les tribulations inévitables dans cette vallée de larmes. Vous serez notre modèle, innocente Victime, vous qui avez été sacrifié pour nos péchés sur le bois de la croix ; et nous apprendrons du larron pénitent à souffrir avec fruit les peines que nos fautes nous auront méritées. Marchant sur vos traces, ô Jésus, nous porterons notre croix durant cette vie, ayant au cœur la douce espérance d'expirer entre les bras de votre divine croix. » Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

V

L'OBSERVATION DES COMMANDEMENTS DE DIEU

Mes frères,

Nous avons vu, dans notre dernière instruction, quels sont les commandements de Dieu. Pour qu'on puisse les retenir plus aisément, ils ont été mis en vers, au XVI^e^ siècle, et nous les récitons, dans nos prières, sous le titre :

« Un seul Dieu tu adoreras... »

Mais il ne suffit pas de savoir le texte des dix commandements. Il faut les observer, c'est-à-dire faire ce qu'ils ordonnent, ne pas faire ce qu'ils défendent.

Posons-nous deux questions : 1° *Pourquoi* faut-il observer les commandements de Dieu ? 2° *Comment* doivent-ils être observés ?

I. — *Pourquoi les observer ?*

De la part de Dieu, c'est un ordre. De notre part, c'est une question de loyauté et de sécurité. Pour la société, c'est une assurance d'ordre et de prospérité.

1. *C'est l'ordre de Dieu.* — Lorsque Dieu, confirmant les préceptes de la loi naturelle, remit à Moïse, sur le mont Sinaï, les deux tables sur lesquelles étaient gravés les dix commandements du Décalogue, le texte était catégorique, l'ordre formel : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face... Tu ne prendras pas le nom de Jéhovah en vain... Honore ton père et ta mère... Tu ne tueras point... etc. »

Et nous lisons dans le *Deutéronome,* VI, 6 : « Ces commandements que le Seigneur vous a remis entre les mains, gravés sur la pierre, vous les porterez gravés dans vos cœurs. Et vous en instruirez vos enfants, et vous les méditerez vous-mêmes, chez vous, en voyage, la nuit, dans vos intervalles de sommeil, le matin, en vous réveillant, et vous vous les atta-

cherez à la main, au front, entre les yeux, et vous les écrirez sur le seuil de vos maisons, sur les linteaux de vos portes. » Cette loi ne faisait pour ainsi dire qu'un avec la vie du peuple auquel elle était destinée.

Notre-Seigneur requiert la foi pour toute transfiguration d'âme. Que dis-je ? Il en fait la condition absolue de l'éternité heureuse : « Celui qui croira sera sauvé. Celui qui ne croira pas sera condamné. » Mais cette foi ne doit pas rester à l'état de théorie : « Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements. » Si nous sommes vraiment croyants, nous sommes sûrs que Dieu est le Maître ; il a donc le droit de commander et nous avons le devoir d'obéir. Il nous ordonne non seulement de croire, mais de ne pas nous arrêter à mi-chemin, d'aller jusqu'au bout, de pratiquer. « Le chrétien, dit Bossuet, doit imiter tout ce qu'il honore. » C'est la règle du christianisme. Autrement, la bâtisse de notre foi serait inachevée et manquerait de solidité. Nous y aurions mis les éléments de notre intelligence, mais pas ceux de notre volonté et surtout pas ceux de notre cœur. Il faut garder les commandements ; leur transgression serait une faute contre Dieu, faute d'autant plus odieuse qu'elle blesse l'amour divin.

Parfois, sans doute, comme une cavale indomptée, la créature sautera par-dessus les barrières; mais si Dieu a posé pour nous des lois, il en a laissé l'observation à la libre volonté de chacun de nous, responsable et justiciable. La loi vient aider la liberté ; elle est le parapet qui empêche de tomber. Bénissons la bonté paternelle de Dieu.

2. *De notre part,* c'est une question de *loyauté* et de *probité*.

La parole donnée est sacrée. Au baptême, nos parrains et marraines ont renoncé pour nous à Satan, à ses œuvres et à ses pompes ; ils ont promis pour nous de vivre selon la foi. Cette promesse, nous l'avons renouvelée nous-mêmes sciemment, volontairement, après une retraite de prières et de réflexions. Et, la main sur l'Evangile, en présence de nos parents et amis tout émus, en face du prêtre qui nous avait préparés de tout son cœur à la Communion solennelle, nous avons déclaré : « Je renonce à Satan, à ses œuvres, à ses pompes, et je promets de vivre selon la foi. »

Le jour de la Confirmation, le pontife, revêtu de la plénitude du sacerdoce, marqua notre front du chrême du salut, et nous nous relevions soldats du Christ.

Et que de fois pendant notre vie, aux heures où la grâce remue, peut-être après une passion qui trouble ou après une chute, quand, navrés, nous allions nous jeter aux pieds du prêtre et lui dire cette parole étrange à première vue : « Mon père, pardonnez-moi, parce que j'ai péché, » nous avons renouvelé notre promesse de nous rattacher au Christ et de vivre selon la foi !

Voudrions-nous donc de propos délibéré piétiner notre promesse, en ne vivant pas selon la foi, en n'observant pas les commandements de Dieu ?

C'est encore pour nous une affaire de *sécurité*.

Un jour, un jeune homme riche et distingué vint trouver Notre-Seigneur. Avec un regard qui trahissait son émotion et les profonds sentiments de son âme recherchant Dieu : « Bon Maître, lui dit-il, que dois-je faire pour entrer dans la vie éternelle ? » Et Jésus lui répondit : « Si tu veux entrer dans la vie éternelle, garde les commandements. » (Mt., XIX, 16 et s.).

Voilà la consigne du Maître, la condition essentielle pour atteindre le salut. Ce ne serait donc pas sans imprudence que nous ferions bon marché de la vérité divine et des préceptes qui en découlent, que nous rejetterions Dieu, puisque nous sommes entre ses mains souveraines comme l'argile entre les mains du potier et que notre vie et notre mort dépendent de lui ! Que de raisons, au contraire, d'introduire le culte et la pratique de la vérité divine et des commandements divins dans notre vie !

Notre existence personnelle en reçoit sécurité, grandeur et force, et c'est un fait que la pensée de la présence de Dieu, le respect de ses ordres excitent notre vertu et tempèrent nos passions.

Le moyen le plus sûr de bien mourir est de vivre si bien qu'on n'ait pas besoin ni désir de changer pour mourir. Quand tombera la maison de boue que nous habitons, la mort ne nous paraîtra pas, dans ces conditions, si effrayante ; elle pourrait être subite, elle ne serait pas imprévue ; nous pourrions lui sourire comme à une libératrice, l'embrasser comme on embrasse des chaînes qui tombent, une porte de cachot qui s'ouvre, assurés que l'éternel soleil éclairant des joies pleines et durables ne se couchera plus.

« Si tu veux entrer dans la vie éternelle, garde les commandements. »

3. *Pour la société,* c'est une *assurance d'ordre et de prospérité*.

Ces commandements, de l'observation desquels dépend notre vie éternelle, ont aussi une souveraine importance dans notre vie d'ici-bas. Que deviendrait la vie de chacun de nous, que deviendrait la vie familiale, que deviendrait la société, si, vivant chacun pour soi, on pouvait se faire son Dieu personnel et son propre code de morale ? Rayez les commandements : vous retombez dans l'idolâtrie, dans l'impureté, dans l'immoralité sans frein; l'orgueil est roi, les masses blasphèment Dieu, les poings se tendent menaçants, les regards sont pleins de haine ; le dimanche, jour de repos et de sanctification, est le jour de la débauche effrénée; la famille est supprimée; il n'y a plus de sécurité, l'ordre public est anéanti ; c'est la ruée en tous les sens et par tous les chemins vers le bien des autres ; le mari n'a plus confiance en sa femme, la femme n'a plus confiance en son mari, la mère ne peut plus se fier à son enfant ni l'ami à son ami.

Au contraire, si les commandements étaient la règle de notre vie, combien notre existence serait calme, sereine, heureuse ! Dieu, le Maître du monde, serait adoré, son nom et son jour seraient respectés, la famille serait un vrai sanctuaire, le prochain serait aimé, la fraude et le mensonge interdits, l'impureté bannie, les conversations égrillardes ne se donneraient plus libre cours, les écoliers n'inventeraient plus d'excuses à leur paresse, les travailleurs s'acquitteraient consciencieusement de leurs devoirs d'état, les employeurs n'hésiteraient jamais à donner le pain de la justice et le dessert de la charité par surcroît ; bref, la vie ne serait plus si pleine de malaises. Quelle magnifique idylle de paix et de bonheur sur terre ! Quel paradis terrestre remplaçant la vallée de larmes !

J'ajoute que ce serait encore un bon moyen de faire rentrer Dieu dans les mœurs et dans les lois. Il faut changer d'abord les mœurs des individus pour

arriver à transformer les mœurs de la nation, prélude indispensable des modifications nécessaires dans la législation. Nous avons le droit de demander l'amendement des lois qui blessent notre conscience et les droits de Dieu ; mais toutes nos revendications ne pourront avoir une efficacité réelle que si les mœurs ne continuent pas à se dérégler, que si la justice, la probité et la charité président aux relations familiales et sociales, que si nous harmonisons au grand jour notre vie personnelle, familiale, civique et politique, avec nos convictions religieuses intimes. Ce n'est donc qu'à la condition d'être fidèles observateurs de la loi de Dieu, chacun à notre place providentielle, dans le rang obscur ou sur le terrain plus élevé, dans l'humble sphère où s'écoule notre humble vie ou dans la cité où s'exerce notre influence personnelle, que la rentrée nationale de Dieu pourrait se faire dans les mœurs et dans les lois.

II. — *Comment doivent-ils être observés ?*

Ils doivent être observés *tous, par tous,* et de *tout temps.*

1. *Tous intégralement.* — Si nous ne voulons pas de lacune ni de gâchis dans la conduite de notre vie, nous devons garder tous les commandements sans exception, et nous soumettre à toutes les obligations qui en découlent. On n'est pas chrétien comme on est platonicien ou cartésien, en faisant son choix dans les opinions du Maître. Quand Dieu parle, quand Dieu commande, il n'y a pas d'opinions, il n'y a que des certitudes, et nous devons apporter une soumission entière, non parce que cela nous paraît raisonnable, mais à cause de l'autorité suprême de Dieu. « Qui change une lettre à ma loi, qu'il soit anathème ! » Nous n'avons donc pas le droit de rejeter rien de la morale, d'accepter tel ou tel commandement sous bénéfice d'inventaire, de faire un tri parmi les préceptes ; en un mot de considérer la morale comme une draperie flottante et légère qui se prêterait complaisamment aux adaptations du jour, des caprices et des instincts plus ou moins désordonnés. On n'a pas plus le droit de commettre l'hérésie morale que de commettre l'hérésie dogmatique.

« Quiconque ose violer un seul commandement
A de tous, en son cœur, ruiné le fondement. »

Et S. Jacques (III. 10) nous dit que « pour se perdre et se voir appliquer la sanction de châtiment, il suffit de violer la loi sur un point unique. »

L'Eglise peut sans doute modifier les lois qu'elle a portées elle-même, mais elle ne peut rien changer aux commandements de Dieu. Cependant elle peut *interpréter* la loi de Dieu et déclarer que, dans telle circonstance, elle n'oblige pas. Elle peut même, pour des cas particuliers, *dispenser* de certaines obligations imposées par la loi divine, parce que les commandements n'obligent pas tous *identiquement,* de la *même manière,* dans toutes leurs parties.

Il faut, en effet, dans chaque commandement, distinguer la partie *négative* et la partie *positive.* — La partie négative, ou ce que le commandement défend de faire, comme : « Tu ne blasphémeras pas, tu ne voleras pas, » oblige toujours et partout, et aucune raison ne permet de la violer volontairement, c'est-à-dire de faire ce qu'elle défend. Ainsi il ne sera jamais permis de blasphémer. — La partie positive, ou ce que le commandement ordonne directement de faire, comme : « Tu adoreras Dieu, tu sanctifieras le dimanche, etc., » n'oblige pas à tout moment ; et quand il y a obligation, certaines raisons peuvent en dispenser. Ainsi on n'est pas obligé de faire sans cesse des actes d'adoration, et des raisons suffisantes peuvent dispenser d'accomplir un vœu que l'on a fait.

2. *Par tous.* — Tous les hommes sont soumis au Décalogue, à tous les âges, dans toutes les classes de la société, dans toutes les conditions de l'existence. Et du fait même que la loi morale est obligatoire, il résulte qu'elle a créé, d'un côté, le *devoir,* c'est-à-dire la nécessité morale de faire ce que commande la loi divine, et de l'autre, le *droit,* c'est-à-dire le pouvoir moral de nous acquitter de notre devoir. Les autres ne peuvent empêcher ce que la loi morale nous prescrit de faire, et, quelles que soient les inégalités qui séparent les individus les uns des autres, tous ont devant cette loi les mêmes droits. Puissent-ils ne jamais l'oublier, ceux qui sont investis du pouvoir législatif !

3. *De tout temps.* — Ces commandements sont aussi vieux que le monde. Dieu les a donnés à Moïse, du haut du Sinaï ; mais, dès la création, il les avait profondément gravés dans le cœur et la conscience des hommes en caractères ineffaçables. Jésus, loin de les abroger, les a expressément confirmés, en rappelant la nécessité de les observer. (Mt., V, 18-20 ; XIX, 10-19 ; V-VIII). Il a, de plus, indiqué que tous les commandements se résument en deux : l'amour de Dieu et l'amour du prochain : « Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. » (Mt., XXII, 37-40). Les siècles s'écoulent, l'homme fait de magnifiques conquêtes scientifiques, sa vie chevauche de progrès en progrès, de découvertes en découvertes ; les commandements divins n'ont jamais été et ne seront jamais soumis à aucun amoindrissement, aucune abrogation. Qu'on ne puisse jamais ni voler, ni tromper, ni tuer, ni commettre d'impureté, c'est là une des lois fondamentales de la civilisation de tous les temps.

— Mais, direz-vous, ces commandements ne sont-ils pas, en partie du moins, périmés ? Sont-ils encore adaptés à la vie actuelle, qui se déroule dans des conditions sociales si différentes et dans des circonstances si complexes ? N'ont-ils pas perdu de leur force ? Ne faut-il pas être à la page, être « moderne » ? Par exemple, les affaires sont les affaires. Comment voulez-vous ne pas mentir, alors que pour réussir il faut tant de finasseries, de fourberies, de dissimulations ? Allez dire encore qu'il faut garder l'intégrité de la pureté jusqu'au mariage et respecter les serments de fidélité dans le mariage !

— M. f., s'il n'y a plus accord entre la vie humaine et les commandements divins, ce n'est pas aux commandements à fléchir, à s'assouplir ; c'est à la conscience humaine à se redresser. L'enseignement de la foi catholique ne doit pas être adapté aux exigences de notre temps. Les montres ne règlent pas le soleil, ni les grands chimistes la constitution des atomes, ni les célèbres astronomes la marche des astres, ni les physiciens les lois de l'univers. Ainsi il n'est pas au pouvoir des hommes de modifier les commandements de Dieu. Pas plus qu'il n'y a de dogme « moderne », de doctrine « moderne », de *Credo* « moderne », de religion « moderne », il n'y a de morale « moderne », de commandements « modernes ». Ce qu'il faut, c'est de restaurer ses pensées, ses sentiments, son âme tout entière, dans une adhésion fervente, dans un retour convaincu à la foi de

nos pères ; ce qu'il faut, c'est de conformer toute notre vie aux commandements divins, car de leur observation dépend le bonheur ici-bas et, à l'heure de notre mort, le salut éternel.

* *

Disons avec David : « Donnez-moi, Seigneur, l'intelligence, *da mihi intellectum,* non pour approfondir les secrets de la nature, mais pour connaître et scruter votre sainte loi, *et scrutabor legem tuam.* Faites que je l'accomplisse et la garde à jamais de tout mon cœur, *ut custodiam illam in toto corde meo.* »

Observons courageusement la loi de Dieu, comme les sept frères Macchabées qui préférèrent mourir plutôt que d'offenser Dieu (II Mac., VII, 1-41), et répétons ce que disaient Pierre et les Apôtres au Grand-Prêtre qui leur défendait de prêcher Jésus-Christ : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » (Act., V, 17-32). Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE QUINZAINE PASCALE

V

COMMENT ON ADHÈRE A LA RELIGION CHRÉTIENNE

Mes frères,

Dans nos précédentes instructions, j'ai cherché à préciser la place que la religion doit tenir dans la vie humaine, et nous avons pu constater que cette place est nécessairement la première de toutes, puisque la religion est la science de Dieu, de notre destinée, du vrai bonheur, qui est la fin suprême de tous nos efforts, de toutes nos aspirations secrètes ou avouées. Ensuite, nous avons établi que la seule religion du Christ répond à l'idéal parfait de la religion, parce que seule elle offre la marque du divin, de l'universel, du spirituel authentique, parce que seule elle donne à l'esprit des preuves convaincantes et au cœur des certitudes ineffables.

Aujourd'hui, je voudrais vous rappeler comment on adhère à cette unique religion, par quelles attaches elle nous prend et nous retient, par quels liens elle nous enchaîne, pour nous sauver et nous faire participer aux richesses infinies qu'elle dispense aux hommes, de la part de Dieu, son auteur. Que devons-nous faire pour être chrétiens, vrais chrétiens, pour être de véritables disciples du Christ ?

I. — *En croyant en Jésus-Christ*

La réponse à la question que je viens de poser, c'est évidemment à Jésus lui-même qu'il faut la demander. Que réclamait-il de ses adhérents ? Il n'est personne qui, ayant lu l'Evangile ou la Vie de Jésus, puisse hésiter sur ce point. Jésus demandait deux choses : *la foi* et *l'amour*. Il y eut au sein de l'Eglise, au XVIe siècle, des discussions passionnées sur le problème de la justification. Actuellement, ces discussions sont assoupies. Je demeure convaincu que les chrétiens de nos jours sont tous d'accord sur le point qui nous occupe. Pour être un vrai disciple de Jésus-Christ, — ce qui est la même chose que d'être justifié devant Dieu et d'entrer avec Jésus dans la voie du salut éternel, — il est nécessaire de croire en lui et de l'aimer.

Et cela est tout ensemble un don de Dieu et une œuvre de l'homme. Nous sommes justifiés par la grâce divine et par l'obéissance de notre volonté et de notre intelligence à cette grâce. Dieu ne nous sauve pas sans nous. Il exige notre coopération volontaire et libre. Il nous traite en êtres humains, c'est-à-dire doués d'intelligence et de liberté morale. Il nous traite en êtres responsables, parce que c'est ainsi qu'il nous a faits. On peut lire et relire l'Evangile, on n'y trouvera nulle part l'affirmation que Dieu est une sorte de capricieux despote qui choisit les uns pour le ciel, les autres pour l'enfer, sans mérite ni démérite de leur part. La religion est un choix, elle est la plus dramatique option de l'existence. Il faut être pour ou contre Jésus-Christ, on ne peut pas rester indifférent. Ceux-là mêmes qui ignorent Jésus-Christ se servent des lumières qui sont en eux, en tant qu'hommes, et ils font un choix qui, à leur insu, mais de façon très réelle, les fait adhérer par la bonne foi à ce Jésus qu'ils ne connaissent pas, ou les condamne devant sa juridiction souveraine, par la mauvaise foi.

Mais pour ceux qui connaissent l'Evangile, l'obligation de croire en Jésus-Christ est, comme je vous le disais dans notre dernière instruction, la plus pressante et la première de toutes les obligations.

Mais qu'est-ce donc que *croire en Jésus-Christ* ? Suffit-il de croire qu'il a existé, que sa morale est la plus belle de toutes, que sa religion est la seule qui résiste à l'examen de la raison bien conduite ? Assurément, cela est nécessaire, mais cela ne suffit pas, parce que cela demeure trop vague, trop flottant, trop brumeux, et que la religion demande tout l'homme.

Croire en Jésus-Christ, c'est croire en sa personne, c'est-à-dire croire qu'il est le Fils de Dieu, le Verbe éternel incarné parmi nous, l'infaillible Sagesse divine révélée au genre humain ; c'est croire qu'il est, selon ses propres paroles, la voie, la vérité et la vie. C'est donc croire qu'il n'est pas venu pour rien ici-bas, mais pour une mission digne d'un Dieu, pour nous montrer sa pitié, sa bonté, sa miséricorde, pour nous prouver, en quelque sorte, la logique suprême de la création, en ce sens que Dieu ne nous a pas créés pour nous abandonner ensuite, mais qu'il n'a pas hésité à nous envoyer son propre Fils pour nous éclairer, nous guider, nous racheter, nous ouvrir le ciel et l'éternelle béatitude. — Croire en Jésus-Christ, c'est par suite encore croire à son enseignement comme à une doctrine divine, inaltérable, indiscutable, immuable, comme à la vérité totale adaptée à nos besoins spirituels dans toute leur étendue, et ne laissant après elle plus rien à désirer dans son domaine, qui est celui du salut de nos âmes. — Enfin, croire en Jésus-Christ, c'est croire en ses institutions et au premier rang à son Eglise. Cela est parfois plus difficile que tout le reste. Pourquoi ? Parce que l'Eglise est forcément composée d'hommes et que dans les hommes il y a inévitablement des imperfections, parfois des déficiences ou même des défaillances qui nous voilent ou nous cachent complètement le caractère divin de leurs fonctions ou de leur autorité issue de Jésus-Christ. Et pourtant, quand on y réfléchit, ce n'est pas l'un des moindres miracles du Christ que d'avoir réussi à faire vivre, au milieu des hommes et en se servant uniquement d'hommes, une institution comme son Eglise, je veux dire d'avoir fait de l'immortel avec des êtres mortels, de l'infaillible avec des êtres faillibles, de l'indéfectible avec des créatures vacillantes et changeantes ! Quoi qu'il en soit, ce n'est pas en vain que Jésus a dit de ses représentants ici-bas : « Qui

vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise ! »

II. — *En l'aimant*

Mais la foi seule ne serait rien si elle ne s'épanouissait dans l'amour. Cent fois, Jésus a dit et répété dans son Evangile qu'il voulait notre cœur, qu'il exigeait notre amour, que c'est surtout par là que nous serions ses vrais disciples, qu'à cette condition-là seulement nous pourrions participer à la rédemption qu'il est venu apporter au monde. Et cela est tellement conforme à la psychologie humaine, il est tellement clair que c'est notre amour qui est en nous ce que nous avons de plus profond, de plus intime, de plus précieux, que l'on ne saurait concevoir que le Christ ne nous l'ait pas demandé, alors que lui-même donnait tout l'amour dont il était capable, l'amour jusqu'au sang, l'amour jusqu'au sacirfice suprême, jusqu'à l'agonie, jusqu'à la croix, jusqu'à la mort !

Mais ceux qui se sont penchés sur ces choses, au cours des siècles chrétiens, ont remarqué avec raison qu'il existe deux sortes d'amour. Au XVIIe siècle, en un temps où les problèmes théologiques passionnaient les hommes beaucoup plus que maintenant, ou en tout cas d'une façon tout autre, deux des plus grands esprits, Bossuet et Fénelon, ont eu une discussion célèbre sur cette question des deux sortes d'amour. Sans entrer dans leur débat, aujourd'hui bien apaisé, tout le monde comprend que l'on peut aimer quelqu'un ou pour les bienfaits qu'on en attend, ou pour les perfections que l'on reconnaît en lui. Le premier de ces deux amours se nomme l'amour d'espérance, et le second, l'amour de charité pure. Et tout le monde reconnaît que le second est plus parfait que le premier, parce qu'il est plus honorable pour celui à qui il s'adresse. Et comme la religion doit mettre en mouvement en nous tout ce qu'il y a de plus haut et de plus parfait, il est clair que Dieu ne peut pas se contenter, de notre part, d'un amour intéressé, d'un amour d'espérance, mais qu'il exige l'amour pur, l'amour fondé sur l'enthousiasme sacré que son infini, sa toute-sagesse, sa toute-puissance et son amour sans bornes pour nous doivent nous inspirer. Mais tandis que Fénelon prétendait que l'amour d'espérance peut arriver à être exclu par l'amour de charité, Bossuet soutenait au contraire, avec raison, que l'acte d'espérance, bien que surélevé et en quelque sorte sublimé par la charité parfaite, demeure toujours nécessaire, obligatoire, conforme à la volonté de Dieu et à la nature humaine telle que Jésus-Christ l'a transformée et purifiée.

Ne nous perdons pas dans ces distinctions et discussions désormais périmées. L'Eglise a donné raison à Bossuet. Les enfants du catéchisme savent que les trois vertus de foi, d'espérance et de charité sont faites pour nous unir à Jésus-Christ et par lui à Dieu, et que c'est par elles que nous sommes sauvés, grâce aux fruits qu'elles portent en nous normalement, et, quand elles sont sincères, inévitablement.

* *

En résumé, la religion est nécessaire à l'homme pour s'élever au-dessus de la bête. Sans religion, il ne sait rien ni de ses origines ni de ses destinées. Seule, la religion du Christ est la religion sûre, complète, divine, sans mélange d'erreur ; seule elle est efficace, parce que seule elle conduit au salut, en nous délivrant du fardeau de nos péchés, en nous assurant l'amitié divine, en nous justifiant ici-bas, pour nous glorifier en Dieu dans l'au-delà.

Et pour posséder tous les bienfaits de cette religion sainte et obligatoire, il faut d'abord y adhérer par les puissances spirituelles qui sont en nous, c'est-à-dire par notre intelligence, notre volonté et notre cœur, appelés, encouragés, aidés, surélevés par la grâce divine que Jésus-Christ nous a procurée, en nous l'annonçant par son Evangile et en nous la méritant par sa Passion et sa mort sur la croix.

Les actes ainsi produits par nos facultés spirituelles, sous l'influx de la grâce de Jésus-Christ, portent des noms très simples et très connus : la foi, l'espérance et la charité.

Par *la foi*, nous devons croire à la divinité de sa personne, de sa mission rédemptrice, de son enseignement, de son Eglise, qui n'est autre que l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Par *l'espérance*, nous devons nous attacher à lui comme à notre tout, à notre unique planche de salut, à l'unique source de notre bonheur infini en Dieu.

Par *la charité* enfin, nous devons approcher notre cœur de son cœur, allumer la flamme de notre amour à ce foyer ardent et impérissable qu'était le sien, admirer son sacrifice, nous émouvoir intimement à ses souffrances, regretter nos fautes qui en ont été la cause mystique, désirer de lui ressembler par nos efforts vers la vertu, vers la bonté, la miséricorde, la justice, la douceur, vers toutes ses perfections.

Et tout cela aboutit à une véritable transformation de tout notre être, à une conception de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité, qui ne ressemble plus en rien à ce que le paganisme latent de notre nature déchue nous suggère et que le christianisme nous dénonce comme pure illusion et mensonge.

Dans le désarroi où est le monde autour de nous, soyons fiers, nous chrétiens, d'avoir une étoile qui brille dans la nuit. Cette étoile a trois rayons précisément : la foi qui éclaire, l'espérance qui attire, la charité qui fixe à jamais dans un attachement que rien ne peut détruire. Ainsi soit-il.

VI

LES BIENFAITS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

Mes frères,

Nous avons commencé cette série d'instructions en disant que la religion est nécessaire à l'homme. Elle lui est si nécessaire que, s'il la repousse ou la rejette, il s'empresse de combler par des inventions de son esprit le vide que son départ a fait en lui-même. A la place du vrai Dieu, il se construit des idoles de son cru. C'est ce qu'il a fait dans tous les temps, c'est ce qu'il a fait sous nos yeux, en plein XXe siècle, car nul ne peut s'y tromper : les paganismes fleurissent de nouveau et les adorateurs de la race, ou de la classe, ou du progrès, ou de l'art ou de la science, ne sont rien autre chose que des créateurs de religions qui ont abandonné la vraie religion, celle de Jésus-Christ.

— Mais, direz-vous, pour que vous puissiez être autorisé à qualifier la religion de Jésus-Christ de « seule véritable religion », il vous faut prouver que seule elle remplit parfaitement l'office double que vous avez assigné à la religion : à savoir, de *faire comprendre*, d'une part, et de *conduire au bonheur* d'autre part, puisque la nécessité de la religion

découle du double besoin de la nature humaine de savoir et de donner un sens à la vie.

— Je réponds : C'est justement cela que nous allons essayer de faire. Il s'agit, pour compléter notre exposé, de voir la religion chrétienne à l'œuvre, d'analyser son action au sein de l'humanité, de dire quelles lumières elle nous a apportées et quels secours elle nous offre pour la réalisation du but suprême de l'existence. Rien ne saurait mieux prouver sa vérité, et sa vérité unique, que cette démonstration de son efficacité souveraine et de sa bienfaisance sans égale.

Nous allons donc voir : 1o ce qu'elle nous enseigne, — 2o ce qu'elle fait de nous, — 3o le terme où elle nous conduit.

I. — *Ce qu'elle nous enseigne*

Ce que le christianisme nous enseigne ? Evidemment, ce n'est qu'à grands traits que nous allons répondre à cette première question.

La religion ne se confond pas avec la science. Elle ne répond pas aux mêmes « pourquoi » de notre esprit. Elle plane dans l'absolu et l'infini. Il faut d'abord rendre à la religion du Christ cette justice qu'elle ne laisse sans solution aucun des grands problèmes que l'esprit humain peut se poser. Elle nous parle de Dieu, elle nous parle de l'âme, elle nous parle du temps et de l'éternité, elle nous parle de l'existence et de son but, elle nous parle de la souffrance et de la mort, et de tout cela elle nous parle avec une hauteur, une certitude, une netteté, une richesse, une vraisemblance, une supériorité incomparables.

De Dieu, elle nous dit qu'il est beaucoup plus loin et beaucoup plus près de nous que la raison et que toutes les autres religions ne pouvaient l'insinuer ou le soupçonner. Oui : beaucoup *plus loin*, car le christianisme nous propose des mystères qui, sans être opposés à la raison, la dépassent infiniment : mystère de la Trinité, mystère de l'Incarnation, mystère de la Rédemption, mystère de l'Eucharistie, mystère de la grâce, mystère de la vision béatifique, etc. Je sais bien que ces mystères ont fourni aux adversaires de la foi plus d'une objection et plus d'un sarcasme. Mais, ne leur en déplaise, la présence de mystères dans une religion est une garantie de vérité et leur absence une garantie d'erreur, car, par définition, l'Infini est au-dessus des prises du fini.

Et pourtant, ce Dieu qui nous dépasse de si loin, il est, dans le christianisme, *plus proche* de nous que dans aucune autre religion, sans en excepter cette prétendue religion naturelle qui n'a jamais existé que dans les systèmes des philosophes. C'est le Christ qui nous a appris à invoquer avec tendresse et confiance ce Dieu inaccessible, le Dieu de l'immense univers et des mondes les plus lointains, en l'appelant : « Notre Père ! » C'est le christianisme qui nous a révélé Dieu sous l'aspect de l'Amour infini. Les mystères les plus extraordinaires de notre foi, tels que ceux de l'Incarnation, de la Rédemption, de la grâce, de l'Eucharistie, ne sont pas autre chose que des mystères d'amour.

Le Dieu de l'Evangile est même si proche de nous que certains esprits s'en sont effrayés. « Est-ce possible, ont-ils dit, que cette misérable planète que nous habitons, ait été le théâtre d'événements aussi émouvants, aussi divins que l'Evangile nous l'apprend ? Est-ce possible que sur notre malheureuse Terre, astre obscur, dans tous les sens de ce mot, entraîné dans les évolutions sidérales, un Dieu ait pris naissance, se soit mis à notre service, soit mort pour les fourmis infimes que nous sommes ? »

Mais toute cette humilité n'est encore qu'une forme de l'orgueil, une façon de repousser les dons de Dieu. Cette attitude d'esprit part d'une conception fausse : l'illusion des grandeurs matérielles, la méconnaissance de la valeur de l'esprit, l'oubli de la supériorité d'un seul élan de l'âme sur l'immensité de la création matérielle.

En nous parlant de Dieu comme il le fait, le christianisme a l'avantage de nous parler de nous-mêmes comme personne ne l'avait jamais fait. C'est grâce au christianisme que *Pascal* a pu écrire : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé... » C'est grâce au christianisme que *Joubert* a pu dire : « Dieu aime autant chaque homme que tout le genre humain. Le poids et le nombre ne sont rien à ses yeux. Eternel, infini, il n'a que des amours immenses. »

Et ne croyez pas qu'il ait fallu venir jusqu'à Pascal ou jusqu'à Joubert pour comprendre l'ordre de sublimité où le christianisme a élevé la personne humaine. Je ne vous ai cités ces deux-là que parce qu'ils sont plus proches de nous et plus accessibles pour nous. Mais vous trouveriez des expressions toutes semblables chez les plus anciens Pères de l'Eglise. La dignité de l'homme éclate dans l'Evangile, elle éclate dans les écrits inspirés de S. Paul et des autres apôtres, elle éclate dans les écrits sans nombre des premiers siècles de la foi. *S. Léon* les résumait tous quand il s'écriait : « Reconnais, ô chrétien, ta dignité et, devenu participant de la nature divine, ne retombe point dans ta déchéance antérieure par une vie indigne de toi. Souviens-toi de quelle tête et de quel corps tu es le membre. Rappelle-toi que, arraché du royaume des ténèbres, tu as été transféré dans la lumière et sous le règne de Dieu ! »

Elevé à ce niveau, l'homme comprend désormais les obscurités même de sa vie terrestre. Ces obscurités se nomment la douleur et la mort. Elles sont les plus redoutables problèmes qui se posent à notre esprit. Aucune philosophie ne peut les esquiver ; aucune ne peut les résoudre pleinement. Seul le christianisme, en dressant devant nous l'image sacrée de la Croix rédemptrice, a su donner à la douleur et à la mort une signification morale, en nous montrant là de simples et nécessaires épreuves par lesquelles il nous faut passer, à la suite du Christ, pour arriver à la gloire sans limite que Dieu nous destine.

II. — *Que fait-il de nous ?*

C'est ainsi qu'après avoir vu, à grands traits, comme je vous le disais, ce que le christianisme nous enseigne, nous sommes amenés à dire ce qu'il fait de nous.

Dignité de la personne humaine, dans un monde plein d'orgueil et de suffisance, que devient-elle? Regardez autour de vous. Partout, en dehors du christianisme, l'homme est en train de ne plus être qu'un rouage, un numéro d'ordre, un pion insignifiant sur

l'échiquier des ambitions humaines, une feuille emportée dans le tourbillon des tempêtes politiques nationales ou internationales.

Quand le Christ est venu sur la terre, il en était déjà ainsi. Ni le racisme, ni le despotisme totalitaire ne sont des inventions de notre temps. L'antiquité juive et l'antiquité païenne contenaient déjà l'un et l'autre. En face de cette insupportable tyrannie, c'est l'Evangile qui a dressé, le premier ou pour mieux dire le seul, la protestation de la conscience humaine. Il fait de nous des êtres libres. Il nous affranchit des servitudes extérieures. Il nous met, comme on l'a dit, debout devant les hommes, en nous mettant à genoux devant Dieu.

Que fait-il donc de nous ? Nous avons entendu S. Léon nous le dire tout à l'heure : il nous fait *participants de la nature divine !* Jamais nous ne saurons approfondir assez cette affirmation magnifique. Tout le mystère de la régénération baptismale et de la grâce sanctifiante est enfermé dans cette formule. Et cela n'est pas une invention des théologiens. C'est sur la parole même du Christ que nous croyons que le christianisme n'est pas seulement une religion rituelle, une religion de gestes extérieurs et de routines liturgiques, mais une religion en profondeur, une religion transformante, qui atteint aux derniers replis de l'âme et qui opère en nous une véritable révolution spirituelle.

Rappelez-vous en effet les termes de l'entretien de Jésus avec le savant docteur en Israël, Nicodème : « En vérité, en vérité, je te le dis : nul, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu... » Et comme le docteur émettait un doute, accompagné d'une moquerie assez lourde, Jésus reprit : « En vérité, en vérité, je te le dis : nul, s'il ne renaît par l'Eau et le Saint-Esprit, ne peut entrer au royaume de Dieu, car ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'Esprit est esprit... » (S. Jean, III, 3-6).

Rappelez-vous encore les émouvantes paroles de Jésus à ses apôtres, à la veille de sa mort, avant de sortir du Cénacle : « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron... Je suis la vigne et vous êtes les branches ; celui qui demeure en moi et en qui je demeure rapporte beaucoup de fruits... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. » (S. Jean, XV, 1-5, et XIV, 23).

Nous disions tout à l'heure que nulle religion n'a placé Dieu si loin ni si près de l'homme. Nous pouvons ajouter maintenant que nulle religion n'a mieux révélé la bassesse de l'homme pour l'élever aussi haut. Ce que le christianisme fait de nous ? Des enfants de Dieu, des frères de Jésus-Christ, des héritiers de l'éternité, des membres du royaume céleste, et cela dès cette vie, par la grâce, mais mieux encore dans la vie future, par ce que nous appelons *la gloire*.

III. — *Où nous conduit-il ?*

Mais déjà nous touchons, de la sorte, au troisième point que nous voulions éclairer : quel est le terme où la religion du Christ nous conduit ?

Tout est logique, tout se tient dans cette doctrine, dans cette morale, dans ce culte qui constituent le christianisme.

Ayant placé Dieu, selon le mot de S. Paul, dans « une lumière inaccessible » (I Tim., VI, 16), comme il convient à un Dieu, — la doctrine, la morale et le culte chrétiens nous promettent également et à tour de rôle ou tous ensemble de nous élever jusqu'à cette lumière qui n'est autre que la lumière éternelle de la gloire. Devenus participants par le baptême, et par tous les autres sacrements, par l'union intime à Jésus-Christ enfin, de la nature même de Dieu, introduits dans un ordre surnaturel et divin, nous portons dès ici-bas, en notre âme, le gage d'une vie future dont notre imagination ne peut se faire aucune idée assez éclatante et assez belle pour approcher de la réalité.

Ecoutez sur ce point le confident le plus intime de Jésus-Christ, celui que l'on appelait « le disciple que Jésus aimait », S. Jean l'Evangéliste : « Voyez donc quel amour le Père nous a témoigné, au point que nous soyons appelés enfants de Dieu et que nous le soyons en effet ! Si le monde ne nous connaît pas, c'est qu'il ne l'a pas connu. Mes bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu et ce que nous serons un jour n'a pas été encore manifesté ; mais nous savons qu'au temps de cette manifestation, nous lui serons semblables, *parce que nous Le verrons tel qu'il est !* »

Que peut-on dire de plus fort à de pauvres créatures comme nous ? Quelle extase d'amour, quelle immensité d'espérance, cette promesse ne devrait-elle pas susciter dans tous les cœurs ? Et d'autre part, comment ne pas voir que ce terme où nous conduit la religion chrétienne est seul au niveau du dogme central de cette religion : la venue du Fils même de Dieu parmi nous ? Comment ne pas voir que le Verbe éternel ne saurait, pour ainsi dire, s'être dérangé pour quelque chose qui ne soit pas digne de lui, de sa grandeur, de sa puissance, de son amour infini surtout ?

Adoption divine, participation à la nature divine, entrée un jour dans la gloire divine, tout cela est du même ordre que le mystère de l'Incarnation s'achevant dans celui de la Rédemption.

Comme on comprend que le même apôtre, après avoir énoncé la splendeur des espérances chrétiennes, puisse ajouter : « Quiconque a cette espérance en lui-même, se purifie comme Dieu même est pur !... »

Tout converge de la sorte, dans la religion chrétienne, vers le même but : arracher l'homme à ses instincts inférieurs, le faire entrer dans le domaine spirituel, l'y maintenir dans la société intime de Jésus-Christ, l'unir au Fils de Dieu par la plus étroite et la plus sublime amitié ; lui faire pratiquer amoureusement toutes les vraies vertus, épurer en lui, de génération en génération, le sang corrompu par la déchéance primitive ; lui faire entrevoir un royaume où Dieu est seul maître et où règnent non plus l'égoïsme, la sensualité, la grossièreté, la brutalité de l'ancienne barbarie, mais la douceur, la bonté, la pitié, la fraternité, la charité, le support mutuel, l'édification mutuelle, dans le Christ et par le Christ ; et enfin, par delà les ombres d'ici-bas, le faire entrer dans la lumière même de Dieu, le béatifier à jamais par la possession inaltérable de l'Infini en personne et la vision éternelle de la Trinité sainte, en son jaillissement intime de Vie et de Sérénité ineffables, comme dans l'épanouissement de sa puissance créatrice au sein des mondes mystérieux qui nous entourent.

* *

Pardonnez, m. f., à tout ce qu'il y a d'imparfait, à tout ce que vous sentez d'inadéquat, de balbutiant

dans cet aperçu de l'efficacité de la sainte religion que vous professez. C'est le propre des choses divines d'être intraduisibles en termes humains. Le célèbre philosophe Malebranche disait, en une boutade profonde adressée à ses élèves : « Quand je vous parle de Dieu, si vous me comprenez, c'est que je me trompe ! » Ce n'était qu'une boutade, car il est bien entendu que l'on ne parle que pour être compris ; mais au fond de ce mot spirituel il y avait une vérité grave, à savoir, que les mots de nos langues humaines et les pensées mêmes qui dépassent ces mots sont encore infiniment au-dessous des réalités divines, puisque ces réalités touchent à l'Infini. Et c'est bien ce qu'a voulu dire S. Paul dans cette phrase si souvent citée : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a pas soupçonné les choses que Dieu a préparées pour ceux qu'il aime ! » (I Cor., II, 9).

Puissent ces réflexions sur les bienfaits de la religion chrétienne vous remplir d'une nouvelle fierté pour votre foi et affermir à jamais votre attachement pour elle ! Ainsi soit-il.

CHEMINS DE CROIX POUR LE CAREME

II

LES MISÈRES HUMAINES

Prologue. — Seigneur Jésus, votre Evangile nous a conservé le souvenir de vos bontés ; chaque page est riche des marques de votre tendresse, et nous savons que, par le sacrifice de votre vie sur la croix, vous avez mérité à tous les hommes le pardon de Dieu. Vous avez expié le péché, vous l'avez détruit, osons-nous dire après S. Paul ; et en cela, vous avez réparé ce que la faute originelle avait compromis, vous avez posé le principe de notre guérison et de notre bonheur. Dieu s'incline maintenant vers nous avec une sollicitude paternelle, sa miséricorde s'étend à toutes les misères, et sa bonté est prête à les secourir. Daignez donc accepter les supplications que nous allons vous adresser, par l'entremise de la T. S. Vierge, en vous suivant avec elle sur le chemin du Calvaire.

Ire STATION : *Jésus est condamné à mort*

Quelle injuste sentence, ô Jésus, puisque vous êtes l'innocence même et que nul n'a pu vous convaincre de péché ! Vous l'acceptez cependant sans un murmure, sans une plainte, puisque, dans les desseins de Dieu, le salut des âmes est à ce prix.

Que votre exemple nous entraîne à vous imiter. Car bien souvent aussi nous comparaissons au tribunal de l'opinion publique, pas toujours juste, et souvent peu indulgente; nous y sommes en butte à la critique, aux reproches, et notre conduite, même animée des meilleures intentions, s'y trouve parfois condamnée. Aidez-nous, nous vous en supplions, à ne pas nous troubler ; écartez de notre cœur l'orgueil susceptible, la rancune ou le découragement, afin qu'aidés par votre grâce, nous puissions continuer notre chemin droit, vous laissant, comme Madeleine, le soin de notre défense.

IIe STATION : *Jésus est chargé de sa croix*

Combien fut lourde à vos épaules sillonnées de blessures, ô Jésus, la lourde croix de bois brut faite à la hâte, et qu'on vous condamne à porter comme le dernier des criminels ! Combien lourde aussi, Seigneur, non pas à nos épaules, mais à notre âme, notre croix quotidienne, faite de nos labeurs, de nos infirmités, de nos habitudes et de nos passions ! Et combien de vos fidèles, ô Jésus, faute d'éducation surnaturelle, de discipline morale et de prière, la trouvant trop écrasante pour leur faiblesse, laissent tomber cette croix du devoir et foulent aux pieds les promesses de leur baptême ! De ce jour le dégoût entre dans leur vie, la honte dans leur âme, l'envie et la dureté dans leur cœur, et, malheureux, ils répandent autour d'eux la douleur et les larmes.

Seigneur, apprenez-nous à porter notre croix en silence, dans la résignation ; nous y trouverons la paix et la joie intérieures.

IIIe STATION : *Jésus tombe pour la première fois*

Seigneur, il est décidément trop lourd, cet instrument de votre supplice, et voici que cette lamentable chute ajoute encore à vos humiliations. Non moins triste est l'état du pécheur : votre grâce avec son baptême l'avait élevé à la dignité de fils de Dieu ; il était armé de vos vertus pour soutenir le bon combat ; un programme de vie lui était tracé ; l'héritage du ciel l'attendait en récompense de ses efforts. Comme un souffle de mort, le péché a tout détruit. L'enfant prodigue a abandonné la maison paternelle. Heureusement pour lui, Dieu est bon et indulgent et pardonne au repentir.

Seigneur Jésus, aidez-nous toujours à nous relever après la chute, à recourir au sacrement de pénitence, et à reprendre courageusement la lutte.

IVe STATION : *Jésus rencontre sa sainte Mère*

A un tournant du chemin, Marie vient d'apparaître, les regards du Fils et de la Mère se croisent et se parlent silencieusement. Mais avec le réconfort cette rencontre apporte une peine ; elle rend plus vivante en effet la pensée de la toute proche séparation. Souffrez, Seigneur, puisque vous avez connu cette épreuve, que nous implorions votre bonté en faveur de tous ceux que la vie ou la mort ont séparés ; en faveur aussi de toutes les âmes qui devraient s'aimer et qui, au contraire, sont divisées, dressées les unes contre les autres ; en faveur des foyers qui devraient être unis dans un même idéal, et où les époux et les enfants suivent des chemins différents ; en faveur des nations qui devraient s'entr'aider dans la paix et qui rêvent de guerres et de conquêtes. Ayez pitié, Seigneur, au nom de votre amour filial pour Marie, de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés.

Ve STATION : *Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix*

Est-ce un secours, ô Jésus, est-ce au contraire pour vous un accroissement de peine ? Ce n'est point par humanité qu'on requiert cet homme pour vous aider, mais bien par un surcroît de cruauté ; on a peur que vous n'arriviez pas au lieu de votre supplice. Quoi qu'il en soit, vous acceptez ce concours, sans doute pour nous donner une leçon. D'ailleurs, n'êtes-vous pas vous-même le divin Cyrénéen ?

N'oubliez pas, Seigneur, ceux que vous avez toujours particulièrement aidés, ceux que le monde mé-

connaît volontiers, muré qu'il est dans son égoïsme et son orgueil ; je veux dire, les humbles, les petits, tous ces gens de condition modeste, que le faste et les plaisirs des grands éclaboussent parfois, au risque de faire naître en eux l'envie et la haine. Inclinez et dirigez vers eux la charité chrétienne; que votre Evangile de paix leur apporte des paroles d'espérance, et qu'ils se sentent de plus en plus les frères bien-aimés de l'humble artisan de Nazareth que vous fûtes, ô Jésus !

VIe STATION : *Une femme pieuse essuie la face de Jésus*

Combien est admirable le courage de cette femme! Pierre vous a renié, ô mon Jésus ; les apôtres ont pris la fuite dans la crainte d'être arrêtés avec vous; dans cette foule qui vous accompagne, à peine quelques rares amis ; les autres, le blasphème sur les lèvres et la haine au cœur, vous poursuivent de leurs moqueries. Et voilà une faible femme qui, se jetant parmi les soldats, ose prendre parti pour vous, alors que tous ou presque tous sont contre vous.

Le monde ne change guère à travers les siècles, et le nombre des timides et des lâches est toujours très grand ; rares sont ceux qui osent affirmer et montrer leurs convictions et défendre le parti du droit, du bien, de la vertu, quand il est le plus faible. Aussi, Seigneur, nous vous implorons en faveur de tous ceux qui souffrent persécution, et vous supplions de n'être jamais des transfuges et des lâches. Bien plutôt nous voulons imiter Véronique, nous souvenant de votre parole : « Celui qui rougira de moi devant les hommes, à mon tour j'en rougirai devant mon Père. »

VIIe STATION : *Jésus tombe pour la seconde fois*

Vous eussiez pu, ô Jésus, éviter ces humiliations répétées, tout comme, au Jardin des oliviers, vous eussiez pu repousser vos agresseurs, ou leur échapper. Mais ne faut-il pas que tous les desseins de Dieu s'accomplissent ? J'entrevois, ô divin Maître, que vous avez voulu nous instruire et relever notre courage par votre exemple. Alors, ayez pitié de ceux qui, soulevés par quelque bonne pensée, épris d'admiration pour un bel idéal, ont commencé à suivre le bon chemin ; mais qui, visités par l'épreuve ou surpris par quelque faiblesse, et cela à plusieurs reprises, sont tentés d'abandonner tout effort. Relevez, Seigneur, leur courage abattu, rendez-leur confiance en eux-mêmes et en votre grâce, faites-leur comprendre qu'on n'est pas un vaincu tant qu'on accepte la lutte, et qu'enfin la victoire est au bout de leurs efforts, car vous avez vaincu le monde !

VIIIe STATION : *Jésus console les femmes de Jérusalem qui le suivent*

Vous n'êtes pas insensible à la douleur, ô vous, Seigneur, qui avez pleuré sur le tombeau de Lazare, et pourtant vous adressez à ces femmes des paroles plutôt austères. C'est qu'il est des larmes stériles, fruit facile d'une vaine sensibilité, qui ne sont même pas la marque d'un repentir sincère et ne réparent rien du mal qui est fait. Mieux vaut alors la pénitence et l'expiation effective.

Nous vous demandons, Seigneur, d'éclairer sur leur devoir les parents, les éducateurs et éducatrices, afin que, au lieu de pleurer un jour les fautes de leurs fils, ils les engagent de bonne heure dans le chemin de la vertu.

Daignez vous pencher sur les mères qui, telle sainte Monique, implorant la conversion d'un enfant très aimé ; sur tous ceux aussi à qui la mort a pris quelque être cher, et que leurs larmes soient adoucies par l'espérance.

IXe STATION : *Jésus tombe pour la troisième fois*

Vos chutes répétées sont l'image, ô Jésus, de nos faiblesses sans cesse réitérées. Mais vous, chaque fois vous vous êtes relevé, tandis que certaines âmes, après plusieurs chutes, ont fini par prendre leur parti de la situation ; elles se sont rendues à l'ennemi, elles lui ont tout livré, tout abandonné, tout sacrifié ; et maintenant elles cèdent à tous les caprices et à toutes les fantaisies de la tentation et du vice.

Pauvres âmes, pauvres brebis perdues, si attachées maintenant à leur triste vie et à leurs misérables chaînes qu'elles se dressent d'instinct contre toute parole, tout geste, tout acte de charité qui tenterait de les sauver. O bon Pasteur, par votre bonté prévenante, par le regret de votre amitié perdue, ramenez-les au bercail !

Xe STATION : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Pauvre dans votre naissance, n'ayant en votre vie publique « nulle pierre où reposer la tête, » vous voulez encore, ô Jésus, mourir dans le plus absolu dénuement. C'est encore une leçon. Mais qui la comprend aujourd'hui ?

Seigneur, détournez du piège des richesses et des convoitises ambitieuses les âmes de vos fidèles ; ne laissez pas leur cœur s'endurcir ni leur esprit s'enchaîner à des tâches trop matérielles ; gardez en eux, attisez même le feu de la charité et la flamme de l'idéal. Que les riches soient les intendants de vos richesses au service de leurs frères. Quant aux pauvres, préservez-les de la jalousie et de la haine ; redites-leur vos béatitudes, faites-leur comprendre que les agitations et les révoltes ne sauraient améliorer leur sort, et que vous leur réservez des compensations éternelles.

XIe STATION : *Jésus est attaché à la croix*

En vous voyant attaché à la croix, ô Jésus, je songe avec un frémissement intérieur de tout mon être aux réactions de votre corps sous les coups de marteau. Attachés à la croix, ils le sont aussi tous ceux que visitent la maladie et les infirmités, cloués à leur lit ou à leur voiture ; et non pas pour quelques heures, mais pour des mois et des années, pour toute une vie peut-être.

Vous les avez maintes fois rencontrés, Seigneur, au cours de votre vie publique ; souvenez-vous et de leurs misères et de votre émotion, et de vos miracles. Continuez auprès d'eux votre mission charitable, et si vous jugez bon de leur laisser leur croix, que du moins vos consolations les visitent et que l'épreuve leur soit une source de mérites, un principe d'enrichissement spirituel !

XIIe STATION : *Jésus meurt sur la croix*

L'angoisse de votre âme au Jardin des oliviers, la sueur de sang qui inonda votre corps, les appels de votre cœur à la compassion de vos amis nous ont